

Le Piano-Canada

REVUE MENSUELLE

Raoul J. BRODEUR.... Directeur-Gérant.
 JEAN-PRIME..... Rédacteur en Chef.
 PAUL DUVAL..... Secrétaire-Rédacteur.

Deuxième Année.....No. 7

20 août 1891.

S O M M A I R E :

MUSIQUE

PIANO: Doux Souvenir de J. L. Bachmann.—
 Roses de Mai, de Paul Duranc.

TEXTE:

Conseils d'un Vieux Professeur. — La Mort de
 Zerline (Suite). — L'Opéra Français. — Nou-
 velles Diverses. — Persival et le Théâtre de
 Bayreuth (Suite). — Nécrologie.

CONSEILS DU VIEUX PROFESSEUR

L'étude journalière d'exercices spécialement écrits pour développer l'indépendance, l'agilité et la force des doigts, est d'une utilité incontestable; tous les professeurs admettent en principe qu'une bonne exécution dépend en grande partie des procédés mis en usage pour assouplir les doigts et en faire les dociles instruments de la pensée. Ce travail gymnastique, accompli d'une manière attentive et raisonnée, hâte à coup sûr les progrès des élèves qui ont la sagesse de s'y assujettir chaque jour. La durée du temps réservée aux exercices se proportionne au nombre d'heures consacrées aux études musicales et varie suivant les difficultés à vaincre et le but que l'on désire atteindre. La part faite aux exercices doit être à peu près le cinquième du temps donné au travail général.

A ce propos, disons que les progrès des élèves dépendent plus du soin consciencieux apporté aux études que du nombre d'heures passées au piano: la volonté et la réflexion donnent de meilleurs résultats que de longues heures employées sans discernement. C'est donc une grave erreur de croire que l'on peut distraire son attention en faisant des exercices ou des gammes, et nous désapprouvons fort l'habitude de lire pendant ce travail. C'est perdre follement son temps que de remuer machinalement les doigts, si la pensée est ailleurs; il faut au contraire, concentrer toute son attention, s'observer, s'écouter pour éviter les défauts que la force de la routine rend plus tard très difficiles à corriger.

On devra toujours commencer par étudier lentement chaque formule, exercer souvent les mains séparées, modifier très progressivement le mouvement, veiller avec soin à la bonne tenue des mains, varier l'accentuation, modifier la sonorité, se bien rendre compte des différentes attaques du clavier, écouter attentivement, comparer l'égalité et la force des deux mains, etc.

Comment observer tous ces détails, si l'on n'apporte un soin minutieux, une attention de tous les instants à l'étude?

Nous croyons aussi beaucoup plus nuisible qu'utile de s'exercer avec des gants. Si les doigts gagnent comme intensité d'action en cherchant à assouplir l'enveloppe qui les retient, ils perdent dans ce travail le sentiment délicat du toucher n'étant plus en contact immédiat avec le clavier.

JEAN.

LA MORT DE ZERLINE

(Deuxième article)

Un soir, nous qui écrivons ces lignes, nous avons, chez Mme Viardot, tenu dans nos mains la partition originale du *Don Juan*, de Mozart; l'aspect du manuscrit nous a semblé confirmer pleinement la tradition. Contrairement au reste de la partition, qui est écrit avec la sûreté de main et la tranquillité suprême d'un maître sûr de son métier autant que de son génie, la copie de l'ouverture est tracée par une main hâtive, les barres de mesures flageolent comme des jambes fatiguées et fléchissent comme les cloisons d'une maison qui va s'écrouler. Puis, trace matérielle qui fait tout à coup reparaître à nos yeux la scène nocturne de l'hôtel des Trois-Rois: une marque visqueuse et jaunâtre, semblable à celles que pourrait laisser la liqueur produite par la fortifiante combinaison de l'eau chaude, du sucre et du rhum, apparaît sur les dernières mesures de l'ouverture, comme si, se reprochant le repos d'un instant, la main épuisée avait brusquement posé le verre sur la page commencée et ressaisi la plume pour atteindre le but de cette course effrénée.

Ah! Zerline, qu'il eût été intéressant de vous remettre en face de ces vieux et glorieux papiers jaunés, que vous avez vus tout blancs et tout humides encore de l'encre qui traça ces pages immortelles; pages que la piété d'une grande artiste a renfermées dans une cassette d'argent attachée par des chaînes de même métal à une colonne de marbre! Vénérable manuscrit devant lequel l'or est resté impuissant, et que vous avez manié d'une main mécontente et distraite pendant une répétition où "ça n'allait pas."

Et après tout ceci, vous rappelez-vous quelle première représentation? On aurait dit vraiment que le public de Prague était devenu fou, et, après l'air: *Batti! batti!* — c'est vrai que vous l'avez bien dit, Zerline! — avec quelle chaleur Mozart vous a embrassée! Constance Weber et votre sœur n'avaient pas l'air content, hein? et le lendemain, le bon déjeuner à l'hôtel des *Trois Rois*, tous ensemble, joyeux vainqueurs détendus. Vous souvenez-vous, quand vous vous êtes approchée du maître qui, depuis un instant, s'était levé et tambourinait sur les vitres en riant tout seul, vous lui avez demandé la cause de ce rire, et il vous a répondu: "Je pense à ce que dirait en ce moment le père Saublay, un pauvre musicien français que j'ai rencontré à Paris. Il m'a

bien rabroué un soir à propos de mon intention de mettre *Don Juan* en musique. L'idée n'était pas si mauvaise, après tout!"

Et depuis ces jours brillants, qu'êtes-vous devenue Zerline! Vous avez eu le sort de tous ceux qui vivent trop. Vous avez vu d'abord partir vos maîtres, puis vos compagnons, puis vos derniers contemporains.

Et pendant ce temps, *Don Juan*, que vous avez vu naître, n'a pas pris une ride. C'est vainement que quatre-vingt-deux ans ont passé sur lui; c'est vainement que les grands maîtres ont entassé chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre; vainement Weber a fait *Freyschütz*, Rossini *Guillaume Tell*, Mayerbeer les *Huguenots*, Halévy, la *Juive*; rien n'a pu vieillir *Don Juan*. Et au même moment où accablée d'années, vous vous en allez à votre tour, voilà qu'il reparaît encore avec la majesté et l'éternelle jeunesse des immortels, sur la première scène de la première ville du monde.

Mais revenons à vous, Zerline. Retirée depuis bien longtemps du théâtre, un soir que vous rêviez sur votre balcon, à Milan, des voix sont passées qui chantaient *Fin ch'han dal vino*. Alors de ce temps brillant de votre vie, de cette création du *Don Juan* à Prague, les moindres souvenirs vous sont revenus.

Agacée par quelques-unes de ces mille contrariétés inévitables au théâtre, vous vous êtes réveillée le jour de la première répétition au foyer, en songeant que la veille vous étiez mal coiffée, que ce brutal de Kucharz, le chef d'orchestre, en pressant le mouvement de votre rondo, vous a fait manquer le trait final, que vous êtes sûre qu'il l'a fait exprès, pour plaire à cette grande Micelli, à laquelle il devient de plus en plus évident qu'il fait la cour; puis vous avez pensé que votre sœur Thérèse devenait assommante avec ses admirations et ses jérémiades à propos de ce Mozart, qui ne pense seulement pas à elle, entiché qu'il est de sa Constance, laquelle, à cause de sa maigreur et de ses cheveux pâles, a l'air d'une quenouille garnie de chanvre, et dont les manières et le sourire sont d'un froid à enrhummer.

"Puis, qu'est-ce encore que ce rôle de Zerline? il y a, dit-on, trois rôles de femmes dans le *Dissoluto punito*: pourvu que les autres ne soient pas meilleurs que le mien! Y aura-t-il un joli costume, au moins? Vous vous êtes levée nonchalamment: D'abord, si la Micelli a un air et que Zerline n'en ait pas, je refuse le rôle; Bondini me soutiendra, j'en suis sûre!"

On s'est rendu au théâtre en geignant à cause du froid. "M. Mozart avait une polonaise de fourrures et un tricorne à gances d'or assez galant. Toujours accompagné de sa Constance! Et l'on ne peut pas rire, la grande sœur Thérèse ne le souffrirait pas. Et Bassi, Baglioni et Pongiani raffolent de cet étranger. On a commencé la lecture; Mozart était au piano. Ah! par exemple, il touchait joliment le clavier!"